

## Blanche comme neige. Un mariage d'hiver.

Une maladie mortelle s'était répandue sur la côte cet hiver-là, et l'unique service qu'assurait l'église était les funérailles. Le Sacristain, devant la table de bois nue qui faisait office d'autel, vêtu de sa cape informe et de son bonnet noir, lisait un passage de la Bible et disait une prière pour chaque défunt. Plus aucun sermon n'était prononcé, plus aucun hymne ne s'élevait. Les rares personnes assez fortes pour venir pleurer les morts étaient celles-là mêmes qui les emportaient vers leur dernier repos et qui raclaient le sol gelé pour y creuser des tombes à fleur de terre.

Le jour du mariage, le sanctuaire était presque vide. L'événement était empreint de cet air d'abandon qui avait marqué les obsèques désertes de la saison. La mariée, une jeune fille de quatorze ans, serrait ses mains dans un manchon de fourrure posé sur ses genoux. Tous ceux présents dans l'église étaient pour elle de parfaits étrangers. Même son père, elle le connaissait à peine.

Ce marchand originaire de l'île de Jersey était établi à Terre-Neuve depuis vingt ans, mais retournait passer un hiver sur deux avec sa femme et ses filles sur le Vieux Continent. Cette année-là, il était arrivé en septembre comme prévu, mais n'était

resté que le temps nécessaire pour régler ses affaires les plus pressantes. Sourd aux protestations de son épouse, il avait repris la mer, emmenant sa fille aînée avec lui. Elle n'avait jamais mis le pied sur un bateau et ils essuyèrent tempête après tempête dès qu'ils eurent quitté la Manche, le vaisseau se chargeant d'une eau verte à chaque vague qui submergeait la proue. Elle n'était pas sortie de sa cabine de toute la traversée, malade et terrifiée à l'idée d'être emportée par-dessus bord.

Le marié était en retard pour la cérémonie, et messieurs Matteredface et Heater furent envoyés à sa recherche. La jeune fille n'avait posé les yeux sur son promis qu'une seule fois, lorsqu'il était venu chez son père en compagnie du Sacristain le lendemain de leur arrivée. Les trois hommes s'étaient plongés dans d'interminables palabres pendant que, assise au salon, elle se balançait légèrement sur son fauteuil comme si elle se fût toujours trouvée en mer. Elle parlait très peu l'anglais et ne comprit presque rien à leur conversation, même si le ton austère des échanges laissait deviner une discussion d'affaires. Ils auraient aussi bien pu négocier le prix d'une goélette ou d'une barrique de gros sel.

Avant de prendre congé, ils étaient entrés dans la pièce et son père lui avait présenté l'un des hommes comme étant son fiancé. L'autre était le Sacristain qui allait sanctifier leur mariage, mais elle n'avait pu quitter des yeux celui à qui elle était promise. C'était une perspective effrayante pour une enfant d'imaginer un tel être en tant qu'époux, avec son visage porcine et sa petite bouche charnue qui lui donnait l'air d'un nourrisson avide. Il l'avait toisée de haut en bas, dans son fauteuil, comme s'il évaluait un achat douteux, puis s'était retourné pour dire à son père quelque chose qu'elle n'avait pas compris. Le Sacristain s'était incliné légèrement vers elle, en un apparent geste d'excuse, avant de s'éloigner en tirant l'inconnu par le bras.

Elle avait été laissée seule pendant presque trois mois par la suite, jusqu'à ce que la maladie disparaisse lentement et que les survivants du fléau s'accordent pour autoriser la tenue du mariage. Bien qu'un feu crépitât dans le poêle de l'église, les vitres étaient cerclées de givre et les rares invités demeuraient assis dans un silence de plomb. La fille attendait, les yeux rivés sur son coûteux manchon de castor, qu'elle portait de temps à autre au visage pour essuyer une coulée de morve translucide sur sa lèvre supérieure. Elle ne sentait plus ses pieds gelés.

La porte de l'église s'ouvrit derrière l'assistance, qui se retourna d'un même mouvement curieux. L'homme qui venait d'entrer s'arrêta pour examiner la salle, surpris sans doute par l'absence du marié. Il retira sa tuque de laine, découvrant une chevelure sombre ramenée sur le côté et taillée sévèrement à la nuque et aux tempes. Après un moment, la mariée remarqua qu'une jeune fille était entrée à sa suite, une servante coiffée d'un bonnet gris, enroulée dans un carré de calicot rêche en guise de châle. C'était toujours difficile à dire avec les domestiques, mais elle soupçonna que l'adolescente devait avoir à peu près son âge.

Les nouveaux venus s'assirent ensemble sur l'un des derniers bancs, et le jeune homme retira son manteau, révélant une veste vert émeraude très élégante par-dessus un gilet à rayures barré de deux goussets. Il fit un signe de tête à quelques invités, puis croisa le regard de la mariée, qu'il soutint. Elle se sentit étrangement nue sous l'éclat des yeux à la fois froids et complices de cet étranger. Et avant que son père ne récupère son attention d'un coup de coude, elle se prit à souhaiter que ce soit cet homme-là qu'elle s'apprêtât à épouser.

Le marié arriva enfin en compagnie de Matterface et de Heater, non pas affecté d'une gueule de bois, mais toujours ivre. Il

avançait flanqué des deux individus comme un prisonnier que l'on mène en cellule sous bonne garde. Il prit sa place devant l'autel, puant, l'œil aussi torve que celui d'un furet. Son escorte se retira, et l'homme de Jersey vint conduire la mariée à son côté. Il ne la regarda pas, ni son futur beau-père, mais fit signe de la tête au Sacristain, qui commença :

– Nous sommes ici réunis, dit-il, pour assister à l'union de cet homme, Abe Strapp, et de cette femme, Anna Morels, par les liens sacrés du mariage. Qui donne cette jeune femme à marier ?

– Moi, proclama le père en hochant la tête.

Ce devoir officiel accompli, il résolut de rester debout près des époux pour traduire à l'oreille de sa fille les paroles du Sacristain à mesure que progressait la sobre cérémonie. Mais le bourdonnement de panique qui lui emplissait la tête rendait les événements difficiles à suivre. Elle était fascinée par le Sacristain qui parlait, par son menton en galoche et sa bouche si étrangement parée. À gauche, deux pleines rangées de dents ; à droite, deux gencives entièrement dégarnies. La division était si parfaite qu'il semblait impossible de l'attribuer à un accident plutôt qu'au résultat d'un acte délibéré et regrettable.

– Si quiconque ici présent... conclut le Sacristain avant de s'arrêter le temps d'un soupir. Si quiconque a la moindre raison de s'opposer à l'union de ces deux personnes, qu'il parle maintenant ou se taise à tout jamais.

Le marié, les yeux fermés, paraissait dormir debout. Mais une voix de femme qui s'éleva derrière lui le fit tressaillir. La jeune fille se retourna pour suivre son regard, dirigé vers le fond de la salle, et fut surprise de voir que l'homme au veston vert et au gilet rayé s'était levé.

– Foutue sorcière ! explosa Strapp.

Le Sacristain posa la main sur son bras.

– Vous opposez-vous à ce mariage, Veuve Caines ?

Anna Morels examina la silhouette de l'homme qu'elle avait souhaité épouser quelques instants auparavant, ses épaules étroites, ses hanches. Son visage, qui avait presque l'air de celui d'un adolescent, n'eût été ce regard sûr, inébranlable. Et puis la voix, encore. Claire. Celle d'une femme.

– Les bans de mariage n'ont pas été publiés, ainsi que l'exige la tradition.

– Qu'est-ce qu'elle en a à faire, des usages chrétiens ? cracha Strapp.

Le Sacristain le fit taire d'un « Monsieur Strapp ! ». Le père de la mariée s'éloigna de sa fille pour s'asseoir sur le premier banc. Elle hésita, ne sachant pas si elle devait ou non le suivre, et résolut de rester où elle était, pour observer la créature en vert. Le Sacristain reprit :

– La maladie qui nous a affligés récemment a bousculé bien des coutumes, Veuve Caines. Aucun service religieux habituel n'a eu lieu depuis le décès de votre mari.

– Bien entendu, dit la femme. J'aurais fait connaître mes objections il y a plusieurs semaines si ça n'avait pas été le cas.

Elle se retourna et fit signe à la servante qui l'accompagnait de se lever.

– Voici Imogen Purchase. Elle est mon employée depuis les deux dernières saisons.

– Qu'a-t-elle à voir avec cette union ? demanda le Sacristain.

– Mademoiselle Purchase est prête à affirmer sous serment qu'à la fin du mois de septembre passé elle a fait la rencontre de monsieur Strapp alors qu'elle était seule près de l'Étang-au-Miroir. Et que monsieur Strapp, sans invitation ni permission, s'est imposé à elle.

Strapp pointa un index vers la jeune servante.

– Jamais j’ai posé l’œil sur cette fille de toute ma vie ! s’exclama-t-il.

– Il a posé sur elle plus que l’œil, répliqua la Veuve. Et s’il échoue à la reconnaître, c’est qu’au moment des faits il se trouvait fort embrumé par l’alcool.

– Misérable catin ! éructa Strapp.

La très jeune mariée observait l’échange comme s’il se fût agi d’une pièce de guignol, et tâchait de deviner ce qui s’y déroulait par l’expression des visages, par les gestes, par le ton des voix. Elle priaït pour que l’imperturbable femme vert émeraude ne cède pas.

Le Sacristain regarda Strapp bien en face.

– Avez-vous forcé cette jeune fille ?

– Regardez-la ! répondit Strapp avec véhémence, en vacillant légèrement. Elle barre la porte de sa fente avec une carotte bouillie !

– Tu sais donc qui elle est ? demanda la Veuve.

– Je les connais, les filles *de sa sorte*. Y en a partout, c’est comme du chiendent.

– Mademoiselle Purchase est prête à témoigner sous serment.

– Et moi, je jurerai du contraire, insista Strapp.

La Veuve fouilla dans la poche intérieure de sa veste et reprit :

– J’ai ici une déclaration écrite de Dallen Lambe, un homme que mon défunt mari a employé pendant près de quinze ans. Il affirme être tombé sur monsieur Strapp et mademoiselle Purchase au beau milieu de cette rencontre, et avoir fait de son mieux pour protéger mademoiselle Purchase, quoiqu’il ait été trop tard pour préserver l’intégrité de sa vertu.

– Pourquoi Dallen Lambe n’est-il pas dans l’assemblée pour témoigner en personne ? demanda le Sacristain.

– Il a été très atteint par la maladie et n'a pas encore recouvré la force de quitter son lit.

– Et alors ? s'étonna Strapp. En quoi ça concerne mon mariage ?

– Cela concerne le mariage si monsieur Morels retire son consentement, répliqua la Veuve.

– Elle ment, dit Strapp en se retournant vers l'homme de Jersey. Elle est contre nos intérêts communs et a inventé une histoire pour faire capoter l'affaire.

– Et plus précisément, au sujet du mariage de monsieur Strapp... tonna la Veuve pour capter l'attention de la salle, avant de reprendre d'un ton posé : Mademoiselle Purchase est grosse de quatre mois.

Strapp tourna sur lui-même furieusement :

– Crénom de Dieu ! Elle essaie de me soutirer mon héritage !

– Mademoiselle Purchase est une jeune fille qui a fort peu l'expérience du monde, reprit la Veuve. Elle n'a connu d'autre homme que monsieur Strapp.

– Évidemment ! Bon Dieu ! s'écria celui-ci en secouant la tête avec une sèche incrédulité. Elle est blanche comme neige.

– Mary Oram l'a examinée et confirme son état.

Il y eut un long silence, comme si personne n'était bien sûr de la marche à suivre. La jeune mariée encore moins que les autres.

– Monsieur Morels ? demanda enfin le Sacristain.

L'homme de Jersey se leva et agrippa sa fille par le bras. Il ne regarda ni à droite ni à gauche et remonta avec elle la nef de la petite église jusqu'au-dehors, dans le froid mordant du matin.

Cornelius Strapp, père du marié et marchand le plus prospère de la côte, était mort depuis presque un an.

Il avait quitté Bristol, sa ville natale, à l'âge de dix-sept ans, et avait travaillé pendant plusieurs années comme tonnelier et accastilleur sur un navire. Il s'était ensuite établi à Saint-Jean de Terre-Neuve pour ouvrir, grâce à ses économies, un petit bureau de crédit où il prêtait avec intérêts de l'argent à des marins, à des prostituées itinérantes et autres faux mendiants, consommateurs de vin et de rhum. Au bout de cinq ans, la somme des profits lui avait permis de partir s'installer dans le coin le plus reculé de la côte nord-est de l'île, où il avait construit un barrage à saumon sur une rivière si poissonneuse que ses journaliers y emplissaient chaque jour soixante-quinze barriques. Après deux saisons, il prit le contrôle d'une pêcherie de morue en déclin. Puis, quelques années plus tard, il acheta une entreprise marchande à Mockbeggar. Pendant plus de trois décennies, il embaucha et équipa des pêcheurs qui venaient chaque année toujours plus nombreux s'implanter sur la côte. La moitié des habitants de cette partie du littoral lui était débitrice. Seuls Elias Caines et l'homme de Jersey, qui possédait une entreprise à Nonsuch, de l'autre côté de Tinkersshare Head, pouvaient se vanter d'approcher de loin la rentabilité de C. Strapp et Fils C<sup>ie</sup> Limitée.

Cornelius semblait doté d'un sixième sens qui lui révélait le potentiel pécuniaire de chaque chose. L'homme n'avait en lui aucune avarice, aucune méchanceté particulière. Il participa au financement de la construction de l'église et fit bâtir, sur un coin de sa propriété, une petite école dirigée par une institutrice dont il payait le salaire de sa poche. Il fut nommé juge de paix par le gouverneur de l'île avant son mariage, fonction qu'il conserva jusqu'au jour de sa mort.

Abe Strapp, fils unique du marchand, vivait chaque jour de sa vie en tenant pour acquis qu'il hériterait de l'empire de son

père. Il était de façon innée assez retors pour avoir conscience des avantages que lui procurait sa naissance, et pour la brandir comme un gourdin afin d'intimider ses inférieurs. Mais il n'avait jamais ressenti le besoin de faire son propre chemin dans le monde. On disait de lui qu'il était le reflet de Cornelius, dans le sens où tout ce qui rendait admirable la nature de son père se trouvait chez lui inversé.

Il buvait comme un trou sans fond et passait le plus clair de son temps dans l'une ou l'autre des tavernes de Mockbeggar, à enfiler les verres et à dilapider de l'argent aux cartes tout en ergotant sur le fait que les Indiens soient, oui ou non, une tribu perdue du peuple d'Israël, ou en exagérant ses exploits auprès des rares jeunes filles de la côte. La seule chose susceptible de vraiment éveiller son intérêt était une partie de chasse en pleine campagne, mais Matterface et Heater se méfiaient de sa compagnie sur le terrain. Il avait par deux fois tué un bon limier en visant un chevreuil.

Son attitude dissipée et son incompetence générale avaient valu au jeune Abe le surnom d'Incap-Abe. « Je vois que le jeune maître Incap-Abe a passé la nuit à la taverne. » « Qui a cloué ces planches de travers ? Serait-ce Incap-Abe ? » Son goût prononcé pour la boisson avait fait naître une rumeur largement répandue selon laquelle, lorsqu'il parvenait contre toute attente à entraîner une fille dans un coin, son verre restait la seule chose qu'il pouvait lever assez haut pour accomplir quoi que ce soit.

Son père n'avait pas l'habitude que les événements résistent à sa volonté et il déploya des stratégies tout aussi variées qu'inutiles pour tâcher de corriger le jeune bon à rien. Il le battit comme plâtre avec une bûche. Il changea le nom de sa compagnie pour C. Strapp et Fils, supputant que le poids des responsabilités imminentes le ramènerait à la raison. Rien n'y fit.

Ce fut le Sacristain qui suggéra d'embaucher des surveillants pour s'assurer qu'Abe ne sombre dans des ennuis trop graves pour être ignorés. Personne d'autre n'aurait osé se mêler d'une affaire si personnelle, mais le Sacristain avait commencé à travailler pour Strapp avant le mariage de ce dernier, et était loyalement demeuré à son service plusieurs décennies après que son épouse eut quitté ce monde. À titre d'intendant, il comptabilisait toutes les denrées, le gros sel et la corde distribués par la compagnie. C'était lui qui fixait le montant des dettes contractées par les pêcheurs, et sa main, toujours, qui récoltait la morue et le saumon salés qu'ils offraient en paiement. Les gens disaient que la parole d'Abraham Clinch valait tout autant que celle de Strapp, et Strapp lui-même n'aurait pu les contredire. Il avait le Sacristain en suffisamment haute estime pour avoir prénommé son fils en son hommage et pour lui avoir demandé de tenir l'enfant orphelin de mère sur les fonts baptismaux. Conséquemment, Clinch vécut la myriade de défauts de son filleul comme autant d'échecs personnels. Ce fut lui qui dénicha Matterface et Heater pour assumer le rôle de chaperons et qui les présenta à son employeur.

– J'espère que ce ne sont pas des imbéciles, avait dit Cornelius.

Le Sacristain s'était porté garant de leur moralité, mais Strapp père l'avait interrompu d'un geste indifférent :

– Ils ne devront jamais lever la main sur lui. Et s'ils croient qu'une correction s'impose, ils devront s'en remettre à vous.

Pendant un certain temps, les deux hommes réussirent à émousser les instincts les plus destructeurs d'Abe. Mais à force d'exercer leur devoir aux côtés de leur pupille, ils tombèrent avec lui dans le jeu et l'alcool. Leur rôle de protecteurs consista rapidement à provoquer et insulter quiconque Abe prenait en grippe, et à régler ses comptes à sa place. Ils se mirent à suivre

les jeunes servantes à l'Étang-au-Miroir et à les harceler pendant qu'elles faisaient leur lessive. Ils les poursuivaient autour des séchoirs sous prétexte de les aider à étendre le poisson et tentaient de les attirer à l'ombre, sous les plateformes d'épinette, pour glisser la main sous leurs jupons, jusqu'à ce que quelque haridelle à visage aigre ne les débusque de leur cachette.

Le Sacristain releva enfin Matterface et Heater de leurs fonctions afin de séparer le trio. Mais ils continuèrent néanmoins à se fréquenter, par choix désormais. Cornelius comprit à ce moment-là qu'il ne possédait ni l'énergie ni le savoir-faire pour dévier le cours de cette rivière et se résigna à la laisser couler comme elle l'entendait.

Durant les dernières années de la vie de Strapp, une maladie dégénérative le força de s'aliter sporadiquement, et ces épisodes le laissèrent chaque fois plus arthritique et affaibli. Le Sacristain, quant à lui, était entré plusieurs années auparavant en possession d'une *Pratique de la médecine* de Blake, dans laquelle il avait appris à traiter diverses lacérations et maux d'estomac, ainsi qu'un vaste éventail d'enflures, de foulures et d'infections. Il avait souvent été appelé à amputer une main ou un pied noirci d'engelures ou de gangrène, qu'il tranchait nettement à l'articulation avec une scie de menuisier. Certains de ses patients avaient survécu à l'opération. Mais l'affliction dont souffrait Cornelius Strapp dépassait ses connaissances et son savoir-faire.

Pour la première fois, alors qu'il contemplait l'abysse prochain de sa propre mort, Strapp fut entièrement préoccupé par l'incompréhensible nature de son fils : ses appétits déviants, son orgueil infondé, son apathique dédain. Abe était étrangement et irrémédiablement arriéré. Il se laissait porter par sa vie comme un enfant jouant à être un homme.

– « Celui qui donne naissance à un insensé aura du chagrin, dit Strapp; Le père d'un fou ne peut pas se réjouir. »

Le Sacristain se pencha un peu plus à son chevet.

– « Un serviteur prudent domine sur le fils qui fait honte », offrit-il.

Strapp sourit sans enthousiasme.

– Je suis ouvert aux suggestions.

– L'homme de Jersey, Morels. Il a une fille en âge de convoler de l'autre côté de l'océan, n'est-ce pas ?

– J'ai tenté de convaincre Abe de se marier pendant des années, répondit Strapp. Cela lui mettrait du plomb dans la tête de prendre épouse, d'avoir des enfants. Mais il n'a jamais montré le moindre intérêt pour la chose.

Le Sacristain se perdit un instant dans la contemplation de ses genoux.

– Veuillez pardonner mon impertinence... commença-t-il.

– Je meurs, monsieur Clinch. L'impertinence est le cadet de mes soucis.

– Vous pourriez imposer le mariage comme condition pour qu'il puisse jouir de votre succession.

– L'inscrire à mon testament ?

Le Sacristain hocha la tête.

– En avez-vous touché mot à Morels ?

– Seulement dans les termes les plus vagues. Mais c'est un homme pratique. Il peut voir les bénéfices d'une telle union. Et ce serait un avantage pour Abe de l'avoir comme partenaire plutôt que comme rival.

Strapp se retourna vers son intendant et le considéra un long moment.

– Vous-même, le regrettez-vous, Abraham ? demanda-t-il. De ne jamais vous être marié ?

– Je n’ai jamais ressenti ce besoin, monsieur Strapp.

Le malade étudia le Sacristain un instant encore, puis soupira et ferma les yeux :

– Abe ne l’a jamais ressenti non plus. Mais je crois que ses raisons diffèrent des vôtres.

– Au point où nous en sommes, m’est avis qu’elles ne sont sans doute pas inébranlables. Il peut refuser le mariage momentanément, mais ne tournera pas indéfiniment le dos à son héritage.

– Qu’advient-il de la compagnie entre-temps ?

– Entre-temps, la firme pourra être légalement administrée par un fiduciaire de confiance.

– Vous pensez déjà à quelqu’un.

– Je suis le mieux placé pour jouer ce rôle. Si vous y consentez. Strapp secoua la tête.

– Mon fils n’aimera pas cet arrangement.

– Dans ce cas, c’est par simple dépit qu’il se mariera.

Strapp fixa le plafond. Son visage se tordit en un rictus et sa pomme d’Adam tressauta de manière grotesque dans sa gorge cadavérique. C’était le seul rire qu’il avait désormais la force de faire entendre.

– La rancune est l’unique sentiment qui l’ait jamais éperonné pour agir, dit-il.

Cornelius Strapp mourut deux jours après cette conversation, sans plus avoir quitté le lit où il signa le codicille à son testament ni avoir revu son fils. Il revint au Sacristain, en sa qualité d’exécuteur testamentaire, de lire le document au bureau de la compagnie pour présenter les dernières volontés du défunt.

Abe attendait depuis des années de voir son père transporté sur les épaules de six hommes, et il enragea que ce dernier l’ait ainsi réduit, au-delà de la mort, à l’état de chien quémandeur

salivant devant le rôti sans pouvoir y toucher. Il fit un esclandre, accusa le Sacristain d'avoir brouillé l'esprit d'un malade grâce à son machiavélisme jésuite, d'utiliser la ruse et l'artifice pour le frustrer, lui, héritier légitime de la compagnie. On dut appeler plusieurs domestiques pour le faire sortir lorsqu'il se mit à renverser des chaises et à lancer des presse-papiers en menaçant de tuer l'intendant.

Les deux hommes n'échangèrent pas une seule parole dans les semaines qui suivirent. Le Sacristain finit par approcher Abe pour discuter des termes de son héritage, mais ce dernier lui annonça qu'il avait autant besoin d'une femme qu'un chien, d'une montre de gousset, et qu'il n'y avait par-dessus le marché aucune créature sur toute la côte qu'il s'abaisserait à épouser.

Le Sacristain fit éclorre son sourire étrangement déjeté.

– L'inverse pourrait être tout aussi vrai, monsieur Strapp. Mais le monde ne s'arrête pas à cette côte.

Abe n'avait manifestement pas la moindre idée de ce qu'entendait le Sacristain, qui poursuivit :

– Je crois que monsieur Morels a en Europe une fille en âge de se marier.

– Morels est un mendiant en savates. Qu'est-ce que j'aurais à faire d'une fille élevée par un âne pareil ?

– « Stupides, apprenez le discernement, soupira Clinch. Insensés, apprenez l'intelligence. »

Abe secoua la tête.

– Morels n'a pas de fils, monsieur Strapp. Vous deviendriez son héritier, à titre d'époux de son aînée. Je suis persuadé qu'une telle alliance déplairait souverainement à Elias Caines et à sa femme. Ils verraient certainement leurs moyens de subsistance amoindris s'ils se trouvaient tout à coup à partager l'enclos d'un bélier plutôt que celui de deux moutons.

– Vous dites que je pourrais avoir leur entreprise ?

– En y travaillant suffisamment fort et si les circonstances s’y prêtent, oui. La côte tout entière pourrait vous appartenir un jour.

C’était le seul sujet sur lequel leurs intérêts se fussent jamais accordés. Le Sacristain revint à la charge à chaque occasion, mais il fallut tout de même tout l’hiver et une bonne partie de l’été avant qu’Abe ne se laisse convaincre par ce qu’il considérait comme une manigance de l’intendant. Mais une fois sa décision prise, il se montra, fidèle à son habitude, d’une impatience puérule. Il insista pour que Morels fasse voile vers Mockbeggar avec sa fille à l’automne plutôt qu’au printemps suivant, comme le marchand l’avait initialement prévu.

– Traverser à la fin de l’automne sera une expérience déplaisante pour votre fiancée, lui dit le Sacristain.

Abe empoigna la fourche de son pantalon.

– Elle oubliera vite la mer quand j’l’aurai ballottée à bord de c’vaisseau-là, dit-il.

– J’espère que vous épargnerez à monsieur Morels de pareilles expressions d’enthousiasme.

– Que c’t’imbécile arrogant donne sa fille à un moine s’il s’offense pour si peu !

Et il secoua son équipement derechef.

Abe Strapp regarda l’homme de Jersey et sa fille quitter l’église comme si l’univers en lequel il avait fondé tous ses espoirs passait la porte avec eux. Sa vie en eût-elle dépendu, il n’aurait su se rappeler s’il avait couché ou non avec la servante, comme le prétendait la Veuve. Il y avait de fortes chances qu’il l’ait fait. Après tout, elles se ressemblaient toutes.